

# Plaidoyer pour une Église vulnérable

**Comme il nous touche ce prêtre né sous les doigts et dans le cœur d'une femme : Geneviève de Simone-Cornet, journaliste à l'hebdomadaire chrétien Écho Magazine à Genève, engagée dans l'actualité du monde et jusqu'aux périphéries d'une Église dont elle élargit avec audace les toiles de la tente. Ce prêtre est Pierre Cornet, le frère de son père. Il est mort au séminaire à l'âge de 20 ans. C'était en 1940. En 2020, il aurait eu cent ans...**

Pour honorer sa mémoire, l'auteure de *Journal d'incertitude. Des mots de longue patience*<sup>1</sup>, nous livre deux mois de son journal : octobre et novembre 2020. Dans ce journal, Pierre Cornet n'est pas centenaire, c'est un prêtre au soir d'une vie d'engagements, toujours bien actif dans les paroisses dont il a la charge. Solidaire de sa vocation, Geneviève de Simone-Cornet donne sa vision de l'Église, fidèle à l'inspiration du concile Vatican II, qui aurait pu être celle de son oncle s'il avait vécu. Mais c'est d'abord la sienne, celle d'une femme qui pose de courageuses questions qui nous concernent tous : comment transmettre encore le souffle de l'Évangile par-delà les impasses d'une institution à l'image désormais si écornée ? A travers la réflexion qu'elle nous a fait parvenir (cf. p. 5), Geneviève de Simone-Cornet explore des sentiers avec des mots de liberté pour affronter les incertitudes, cheminer ensemble sur une même route.

## Le libre poème de l'évangile

*Journal d'incertitude* est un livre magnifiquement écrit, intime, et l'on se prend d'affection pour ce petit cahier vert dans lequel ce prêtre sincère, authentique et fidèle à ses rêves d'enfance et de jeunesse, dépose jour après jour les échos de sa jubilation intérieure aussi bien que ses désolations, sa lassitude parfois. Un chemin de poésie s'y dessine aussi pas à pas. Une poésie qui prend toujours davantage de place quand la lumière se fait dans le cœur de celui qui met ses pas dans ceux de l'« étranger » d'Emmaüs, ce Dieu pauvre et vulnérable.

La table d'écriture de l'auteure n'est pas sans faire penser à celle de Jean Sullivan qui y célébrait à l'aube ses « matinales », à l'intention de ses lecteurs, sa paroisse. Souvent cité, l'écrivain breton n'aura de cesse de laisser ouverte sa blessure, et l'on peut penser que Pierre, par-delà sa mort précoce, aura trouvé dans la sensibilité de sa nièce un cœur et des mains pour dessiner la figure du prêtre incarné qu'il aurait pu devenir et qui aurait reçu l'estime profonde d'écrivains comme Sullivan ou Bernanos. Beaucoup d'autres auteurs sont cités dans ce livre : Marion Muller-Colard, Eugen Drewermann, Marie Gécéc, Gabriel Ringlet, Madeleine Delbrêl, Christian Bobin... Des hommes et des

femmes d'ouverture, à la parole audacieuse. Mais ce sont surtout des poètes dont la trace se fait toujours plus insistante : Jean Grosjean, Marie Noël et surtout Gilles Baudry, le moine poète de Landévennec, dont la poésie de la simplicité, du cœur et du silence ouvre dans l'intimité de Pierre d'immenses espaces de paix et de respiration. Ce prêtre aime les gens simples, sa poignée de fidèles qu'il considère comme ses propres guides. Il est admiratif de la sincérité de leur foi et de leur modeste pratique. Bouleversé, souvent, par les drames qui traversent leur existence. Aucun désir, chez lui, d'un pouvoir surplombant. Mais plutôt une autorité naissant du cœur de ses fidèles et de l'écoute profonde qu'il leur accorde. La présence d'une amie femme est suggérée comme une lumière substantielle et douce sur sa route. Certes, il est difficile pour l'auteure d'imaginer ce jeune séminariste, mort après de longs mois de souffrance, confronté à la difficulté du combat sexuel qui devra être mené par la plupart de ceux de sa génération. Non pas, bien sûr, ceux qui se caparaçonnent aujourd'hui dans l'idéal d'une vertu sensée redorer le blason d'une institution totalement discréditée.

L'une des forces de Sullivan fut justement de survivre à ses fortes blessures sur ce plan et d'en avoir fait une œuvre à la fois imaginaire et biographique sans avoir eu l'outrecuidance ni l'hypocrisie de continuer à exercer son service actif de prêtre comme si de rien n'était. Il se mit hors-jeu pour mieux transmettre le libre poème de l'Évangile.

## L'humble chemin intérieur d'un prêtre

Dans son journal, Pierre prend à revers les tentatives désespérées de ceux qui croient encore pouvoir sauver le navire Église par une réaffirmation à temps et à contretemps des certitudes de la Tradition. Le doute serait pour lui, au contraire, une sorte de levain dans la pâte de l'existence. Il ne comprend pas ses jeunes confrères, raides dans leurs cols romains et parfois leurs soutanes, surtout dans leur conviction d'être les flambeaux d'une vérité dont ils se sont, par leur ordination, trouvés investis. Ils sont si fiers d'entraîner ainsi leur troupeau - croient-ils - vers la pureté de l'Évangile. Aucune incertitude, aucun clair-obscur ne les effleure. Ils sont d'une lucidité effrayante. Mais leurs dorures, leurs rituels, leur encens et leurs dentelles ont, au goût de Pierre, des relents de sépulcres blanchis et de moisissure. Il est en cela fidèle à son Seigneur, qui n'hésitait pas à dénoncer l'hypocrisie des grands prêtres de son temps. Ce n'est pas dans des cieux idéaux, mais dans la boue et les blessures du monde, que s'avance l'humble chemin intérieur de ce prêtre. Sa confiance réside dans le fait que c'est en posant ses pas dans l'herbe oubliée du quotidien que Jésus vient à sa rencontre.

À travers les paroles de Pierre, on entend les convictions fortes d'une femme catholique, Geneviève de Simone-Cornet, très attachée à la pratique eucharistique dont les fidèles du narrateur sont eux aussi des témoins fervents. Mais elle n'accepte pas

cette certitude énoncée par Jean-Paul II : l'Église n'a pas et n'aura jamais le pouvoir d'ordonner des femmes prêtres. Sa parole se fait alors vigoureuse, car elle sait bien qu'elle touche là à un nœud structurel essentiel de la désaffection actuelle envers l'Église catholique. Aussi, dans ce texte, critique-t-elle une institution qui refuse d'évoluer sur des questions essentielles qui l'emportent peu à peu dans l'impasse et le malheur. Ce faisant, elle exprime une conviction profonde qui, depuis soixante ans, habite bien des croyants... Le temps est venu d'ordonner des femmes, une question devenue un angle mort dans l'institution. Non seulement les autorités romaines n'ont pas voulu l'entendre, mais encore elles n'ont cessé, dans un aveuglement désespérant, de s'y fermer. Avec le mariage des prêtres, c'est un sujet tabou. Elles ont fini par masquer qu'ils étaient l'une des causes profondes de son affaïssement.

## Dans le moindre interstice de nos vies humaines

L'Église préfère garder solidement fermé le verrou qui empêche aujourd'hui le plus grand nombre d'adhérer à ce qu'elle propose. L'effondrement de l'adhésion à l'Église catholique dont parle l'historien Guillaume Cuchet, à la suite du récent rapport de l'Insee sur « la diversité religieuse en France »<sup>2</sup>, résulte pour une part du caractère systémique et de la gravité du traumatisme des abus sexuels et des viols commis par des prêtres et des religieux qui ont atteint profondément la conscience de l'humanité, mais il repose aussi pour une grande part sur ce refus de l'institution d'entendre ce qui monte depuis si longtemps du cœur du peuple de Dieu.

Pierre se désole de l'invitation récurrente et désespérée à continuer à prier pour des vocations qui ne changeront rien au système. Pour lui, au contraire, les appels intérieurs que tous peuvent entendre, hommes et femmes, ne consistent pas seulement à contribuer à faire tourner sans fin une institution dont le programme fonctionne à vide, mais à inventer des chemins nouveaux pour transmettre le message qui lui tient à cœur. Il ne s'agit pas de se resserrer, comme c'est le cas actuellement, sur le petit noyau de croyants conformes, ceux qui pourront continuer à reproduire dans sa pureté l'éternelle Tradition, une minorité de « parfaits » représentant comme peau de chagrin ce grand rêve de l'Évangile porté par la génération des baptisés qui est la sienne. Le chemin d'Emmaüs de Pierre est d'une autre fécondité : faire émerger la présence christique dans le moindre interstice de nos vies humaines, traversées de doute et d'obscurité. □ **Jean Lavoué**

1. Geneviève de Simone-Cornet, *Journal d'incertitude. Des mots de longue patience*, Éditions Saint-Augustin, Saint-Maurice, Suisse, 2023.

2. Guillaume Cuchet, « Le catholicisme risque de ne plus rester longtemps la première religion du pays », *La Croix*, 22 mai 2023.

# Susciter une parole singulière

Geneviève de Simone-Cornet

**Quand l'écriture se fait la fidèle interprète du fond de l'être, quand écrire et être se rejoignent dans les racines, alors ce qui se dit avec balbutiement, tremblement, hésitation, est une parole singulière. Elle dévoile, met le doigt sur les dysfonctionnements d'une société, d'une institution, lui tend un miroir. Elle dit avec justesse ce qui fait mal, écharde dans la chair de ce qui se donne l'illusion de fonctionner. Blessure essentielle dans le corps de l'Eglise qu'il lui faut accepter, cri qu'il lui faut entendre et faire sien pour que, véritablement, quelque chose se brise, s'ouvre afin de donner passage à du neuf, de l'inouï qui nettoie et répare.**

Sans se dépouiller toujours plus ? Savoir, avec Jeanne Benameur dans *La Patience des traces* que l'« on entre dans sa propre histoire pieds nus, toujours ».

Ces mots justes, qui disent au plus près la vérité de l'être, naissent d'une blessure, nous dit Sullivan - restant en cela étonnamment moderne. Une blessure qu'il ne faut pas s'empresser de refermer : « *Laisse ta blessure ouverte. Penche-toi sur l'abîme. Du fond de la nuit naîtra peut-être l'humble joie* », affirme-t-il dans *Petite Littérature individuelle*. Car toute blessure a partie liée avec la grâce, dit Gabriel Ringlet dans son dernier ouvrage, *La Blessure et la Grâce* : point de blessure d'où ne sourde la grâce, point de grâce qui ne soit traversée d'une blessure. Que faire face à la détresse, la colère, l'impuissance ? « *Ecouter*, écrit la pasteure réformée Marie Cénec dans *L'Insolence de la parole. Trouver ensemble les mots qui fissurent le silence noir, la violence du traumatisme. Non pas des mots pour couvrir la blessure, mais pour l'affronter sans s'écrouler.* »

« *cette utilisation perverse du langage* », des mots qui viennent de loin, puisés au fond de soi. Ceux de Sullivan sont de ceux-là. A la jointure de la parole et de la vie. Une sève qui monte pour l'assomption du radicalement neuf. Des mots d'exode qui ouvrent le champ des possibles, du jamais tenté. Pour des semilles d'éternité au cœur du présent. « *Les mots pauvres, les mots de tous les jours pour dire les choses au plus près* », écrit Jeanne Benameur dans *La Patience des traces*, pour « *trouver l'élan qui fait prendre le risque de quitter son eau. L'élan qui rassemble tout* ».

Et si l'Eglise y prêtait l'oreille ? Elle trouverait peut-être des chemins pour sortir de l'impasse dans laquelle elle se trouve, elle si bavarde, si avide d'explications et de concepts. « *L'explication dans l'ordre de la foi est toujours une forme d'annexion et de domination* » écrit Sullivan dans *Petite Littérature individuelle*. Et dans *L'Ecart et l'Alliance* : « *L'idée que le concept dans l'ordre spirituel est un instrument de domination. Le sentiment premier que la valeur d'un homme est dans sa singularité concrète qui rejoint le fond commun universel.* »

## Des mots d'incertitude

Car les grandes questions affleurent dans l'ordinaire des jours. Portées à leur manière par ces « *petits chrétiens d'incertitude* ». Leur seule boussole : l'Évangile. Leur seule légitimité : le Christ. Aux côtés de pasteurs attentifs à ce qui germe.

L'Eglise ne l'a-t-elle pas trop oublié, plus occupée à défendre son pouvoir qu'à écouter celles et ceux qui portent véritablement la Parole, s'égarant dans des abus sexuels, spirituels et d'autorité, accrochée à une image d'elle-même déjà réduite à néant ? Dieu à ras de terre, mêlé aux joies et aux peines des plus petits, des pauvres, des démunis, de chacun de nous, Dieu, ce « *Pauvre qui va sans bruit dans l'herbe du monde* » écrit Sullivan dans *Consolation de la nuit*. Il n'a de cesse de déconstruire les concepts et d'interroger les paroles qui l'enferment, le gardant pour une élite, nourrissant l'entre-soi et encourageant le secret. Car il y a encore dans bien des têtes aujourd'hui, à l'intérieur de l'Eglise, l'idée d'une séparation entre un nous et un eux/elles : nous les clercs, eux les laïcs ; nous les hommes, elles les femmes ; nous les sachants, eux les ignorants ; nous responsables et décideurs, eux obéissants et exécutants. Le pape François la nomme « *cléricalisme* », d'autres volonté de puissance. Pour masquer quelle impuissance ? Pour cacher quoi ? Pour préserver quels privilèges ?

## Des mots confisqués

Rappelons-nous : au matin de la Résurrection, alors que les disciples ont fui, apeurés ou découragés, ce sont des femmes qui se rendent au tombeau au matin de Pâques, devenant les premières messagères de la Résurrection. Marie de Magdala, qui la première a vu le Ressuscité, est appelée « *l'apôtre des apôtres* ». Et que font-elles,

« *Croyais-tu qu'on pouvait écrire ou lire sans se blesser ?* » Cette question de Jean Sullivan résonne très fort en moi en ces temps troublés pour l'Eglise. Ecrire, lire, comme une blessure : « *N'avoit jamais été blessé par un livre, c'est n'avoit jamais lu.* » Elle ouvre tout au fond de l'être l'espace de l'interrogation et de l'examen. Là où la lumière le dispute à l'obscurité, car, écrit Jeanne Benameur dans *La Patience des traces*, il nous faut « *accepter qu'au fond de toute clarté, l'opaque subsiste* ». Ainsi, toute vie humaine est essentiellement quête de cette lumière entrevue dans ses profondeurs. Subtile, discrète, d'une clarté d'aurore. Et cette quête donne à notre parole son assise et sa raison d'être.

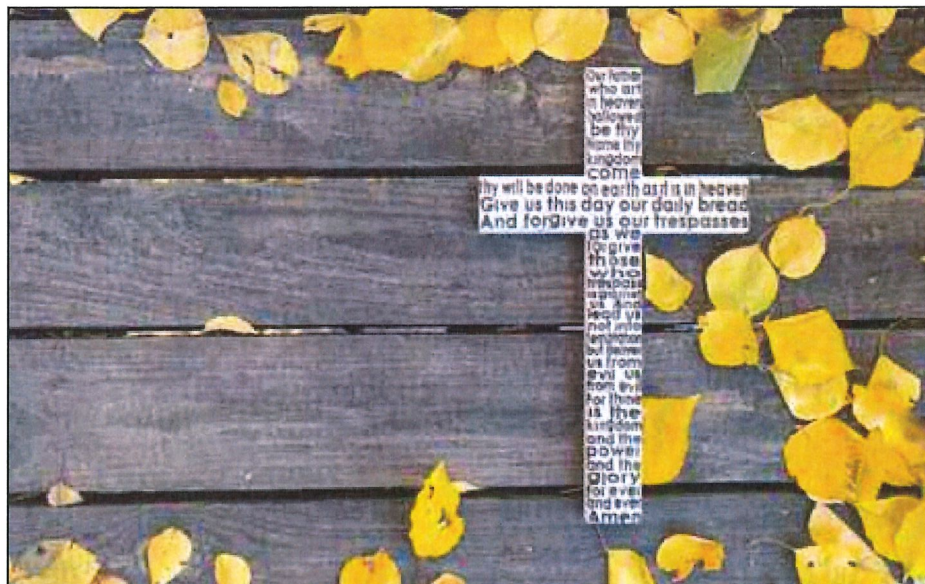
## Des mots nés d'une blessure

« *Il est difficile de parler nu* », avoue Sullivan dans *Devance tout adieu*. Mais comment restituer la vérité de l'être sans user de mots justes, transparents au sens qui les porte ? Sans creuser encore et encore ?

Tous nous portons, au fond de nous, une blessure. Héritée de l'enfance souvent, inscrite en nous par un événement douloureux, née d'une impossibilité, d'un rêve brisé, d'une situation d'injustice vécue dans l'incompréhension. Une pièce du puzzle manque : l'image est incomplète. La vie se charge d'ajouter des couches qui dérobent la blessure aux regards. Mais dans nos heures de solitude et de détresse, elle ressurgit avec toute sa force. Ne nous laissant jamais tranquilles. C'est comme si elle nous disait : « *Qu'as-tu fait de moi si présente au fond de toi ?* »

## Des mots qui sauvent

Il nous faut la considérer, en prendre la mesure ; et la travailler. Si, écrit Jeanne Benameur dans *La Patience des traces* « *on peut jouer toute une vie sur quelque chose de brisé* », nous savons, à l'intime, que « *la chute, c'est fertile. La rupture crée* ». Et que la parole libère. « *Il y a des mots qui vous sauvent* » du mal,



suite page 6

ces femmes ? Elles courent annoncer aux disciples que Jésus est ressuscité, suivant en cela les instructions de l'ange. Elles ne gardent rien pour elles, elles propagent l'incroyable nouvelle. Mais les disciples ne les croient pas... Il faudra la course de Pierre et de Jean jusqu'au tombeau vide pour valider leurs dires. Comment croire à la parole d'une femme ? Comment y voir, comme le rapporte l'évangéliste Luc (24, 11), autre chose que des « propos délirants » ?

Là, déjà, se manifeste ce que la bibliste Anne-Marie Pelletier nomme « le privilège masculin de la parole ». Il sous-tend ces propos de Paul aux chrétiens de Corinthe : « *Comme dans toutes nos Églises, que les femmes gardent le silence dans les assemblées, car elles n'ont pas la permission de parler ; mais qu'elles restent dans la soumission, comme le dit la Loi* » (1Cor 14, 33-34). La force de l'habitude, le poids de la loi. Dans l'Église, jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, « *la parole masculine exprimera la condition humaine, l'universel* », d'ailleurs, « *elle seule a valeur de témoignage* ».

Cette confiscation de la parole, et de la Parole de Dieu - dont l'interprétation, dans la liturgie, reste réservée aux clercs -, a façonné l'histoire de l'Église. Les femmes sont minorisées « *sous le voile de la tradition, du silence et de l'hypocrisie* », relève Anne-Marie Pelletier dans *L'Église, des femmes avec des hommes*. Saint Paul, dans sa première Lettre à Timothée, écrit : « *Que la femme reçoive l'instruction dans le calme, en toute soumission. Je ne permets pas à une femme d'enseigner, ni de dominer son mari ; mais qu'elle reste dans le calme* » (1Tm 2, 11-12).

Il est vrai que les livres de la Bible sont des textes écrits par des hommes pour des hommes, grevés du poids des cultures dans lesquelles ils ont vu le jour. Cela doit-il pour autant disqualifier les femmes quand il s'agit de commenter l'Écriture ? Alors qu'aujourd'hui, elles sont nombreuses à se former. Il ne s'agit pas pour elles de

revendiquer un quelconque pouvoir, mais de mettre leurs capacités et leurs dons au service de l'annonce de l'Évangile.

Aujourd'hui, en dépit des mouvements sociétaux qui luttent pour redonner la parole aux femmes et leur permettre de se saisir de leur histoire, le sacerdoce ministériel leur est toujours interdit et le chemin vers le diaconat permanent semble s'enliser. Pourtant, « *la fonction de diaconesse est attestée dans l'Église occidentale jusqu'au début du Moyen Âge* » et « *les femmes diaconesses étaient ordonnées d'une manière similaire à celle des diacones* », souligne le document « *Les femmes dans les services et les ministères de l'Église* », adopté par l'assemblée du Chemin synodal allemand le 9 septembre 2022.

« *Comme si ce qui se disait sur les femmes - ou aux femmes - devait constamment rester aux aguets d'un danger à conjurer. Comme si leur promotion - qui est, en fait, accession à plus de justice - risquait de leur donner des idées subversives à contrôler soigneusement* », constate Anne-Marie Pelletier dans *L'Église, des femmes avec des hommes*, déplorant « *l'exercice d'une autorité péremptoire* » générant le soupçon et la méfiance à leur égard. En matière de prédication en particulier, leur parole n'a été jugée « *ni désirable, ni fiable, ni utile, ni simplement légitime* ».

### Des mots autorisés et audibles

Ainsi, en plein sisme des abus sexuels, spirituels et de conscience, comment se fier à la paroles des seuls clercs ? A quand « *une parole de femme autorisée et audible dans l'Église ?* », se demande Anne-Marie Pelletier. Après les ministères de lecteur, d'acolyte et de catéchiste, à quand le ministère de la prédication pleinement confié aux femmes ? Quand, ici et là, il leur est accordé de prêcher lors d'une eucharistie - heureuse transgression, car c'en reste une, hélas, dans le monde catholique ! -, cela dessine une Église véritablement plurielle dans l'accueil de charismes diversifiés, une Église de tous et pour tous. L'intelligence de la foi ne reste-t-elle pas inachevée « *tant qu'elle est exclusivement affaire masculine* » ? Anne-Marie Pelletier, avec tant d'autres, en est convaincue.

Les prédications prononcées par des femmes le prouvent : l'Église est plus riche, et plus elle-même, quand elle donne la parole à des femmes formées. Ce qui est en jeu ici, c'est une heureuse collaboration entre femmes et hommes traduisant l'égalité dignité baptisale. Tous nous sommes appelés à témoigner en actes et en paroles. Le processus synodal lancé par le pape François est un pas significatif à cet égard. Ce « *cheminer ensemble* » sur la même route, tournés vers le même horizon, est une chance pour une Église à la recherche d'un nouveau souffle. Pour cela elle a besoin de baptisés responsables, femmes et hommes. Et comment être pleinement responsable dans un système qui en met certains à part, en surplomb, perpétuant des schémas de pensée qui entravent l'épanouissement du peuple de Dieu ?

Il est urgent, dans l'Église catholique, de repenser la question des ministères. Certes, les temps ont changé depuis le matin de la Résurrection et les recommandations de Paul aux premières communautés chrétiennes. Demeure cependant une inégalité foncière,

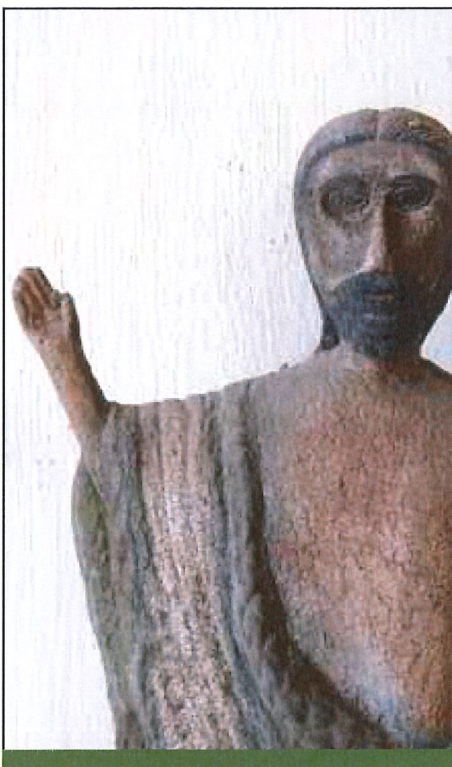
une blessure infligée aux femmes : leur parole, qui qu'on en dise, et quels que soient les exemples mis en avant, reste confisquée dans l'institution. Cette blessure, bien des femmes, refusant de la refermer, l'ont creusée, y trouvant le courage de résister : Hildegarde de Bingen, Catherine de Sienne, Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux, Edith Stein, Madeleine Delbrèl, Anne-Marie Pelletier, Marie-Jo Thiel, Véronique Margron, Lucetta Scaraffia parmi tant d'autres. L'enjeu n'est pas, pour les femmes, d'intégrer un système cléricaliste au risque de le perpétuer, mais de réfléchir ensemble, femmes et hommes, dans la mouvance synodale, à des ministères accessibles à tous dans une Église profondément renouvelée. Les récentes nominations du pape François à des postes importants au Vatican, qui viennent confirmer la « *voie administrative* » qu'il préconise pour les femmes, sont insuffisantes. Les femmes aspirent, plus qu'à des postes administratifs et à des responsabilités au niveau organisationnel, à un réel partage des responsabilités et des décisions au niveau de l'Église entière. La voie administrative sauvegarde, une fois de plus, les prérogatives des prêtres dans le domaine de la liturgie. Et c'est inacceptable au XXI<sup>e</sup> siècle au vu des avancées en matière d'égalité des sexes.

### Des mots singuliers

«... *Je me demande si ce ne sont pas des blessés qui s'occupent le mieux des blessés* », s'interroge l'aubergiste qui a pris soin du blessé que lui avait confié le bon Samaritain dans *L'Église auberge* de Guy Luisier. Celles et ceux qui ont été blessés, un jour, par une parole qu'on leur a confisquée pour la déformer, la travestir, la trahir. A cette parole d'autorité, opposer une parole née des tréfonds de l'être, forgée au feu de l'altérité et du questionnement, une parole singulière traversée d'incertitude : « *Que de temps il m'aura fallu pour apercevoir que j'avais vécu pour complaire aux miens, à l'Église officielle, avant de comprendre qu'il importait de défaire l'être de convention sincère, la doublure de soi, et qu'on ne peut être fidèle à Dieu si on ne l'est à sa parole intérieure* », reconnaît Sullivan en ouverture de *L'Écart et l'Alliance* Loin de toute complaisance, retrouver ses racines intérieures garantes d'une authentique liberté, celle de Jésus envers les femmes qui ont croisé son chemin, celle des « *chrétiens d'incertitude* » ouverts au vent de l'Esprit, capables de se laisser bouculser pour une plus grande fidélité à l'Évangile. « *Ne cède pas, ne méprise pas ta parole, même si nul ne l'entend* », conseillait un jour Sullivan à Roger Bichelberger dans *Le Maître de Nollet*.

### Des mots d'Emmaüs

Cette parole est rude, décapante, usante quand on s'y frotte. Mais elle façonne des femmes et des hommes libres. C'est essentiel dans une Église qui, défigurée par les abus, est tentée de se replier sur elle-même dans un entre-soi mortifère. Elle n'est pas une bulle où se protéger du monde, elle est cet « *bôpital de campagne* » qu'évoquait François dans un entretien accordé en 2013 au Père Antonio Spadaro pour les revues jésuites américaines et européennes. « *La chose dont a le plus besoin l'Église aujourd'hui*, poursuit le pape, *c'est la capacité à soigner les blessures et réchauffer le cœur des fidèles, la proximité, la convivialité*. » Une Église qui « *prend soin des personnes, les accompagne comme le bon Samaritain qui lave et relève son prochain. C'est l'Évangile à l'état pur (...). La première réforme doit être celle de la manière d'être* ». Le pape plaide pour



une Eglise sœur et compagne de route qui ne craint pas de se salir les mains dans la boue du monde, de s'aventurer en pleine pâte humaine, présente et agissante sur les lieux de fracture, là où se joue l'avenir de l'humanité et de la planète. Une Eglise pauvre qui se sait vulnérable. Une Eglise qui tend la main, pose sur chacun un regard de miséricorde. Une Eglise qui accueille et dialogue. Une Eglise qui doute, essaie, se trompe, essaie encore, avec toutes celles et tous ceux qui la composent. Une Eglise de l'interrogation et de l'avancée à l'obscur : elle n'a pas toutes les réponses ! Une Eglise annonçant un « Dieu avec nous » toujours plus grand qui se méfie des doctrines toutes faites, des mots usés et vides, des attitudes convenues, des routes balisées et des passages obligés.

Une Eglise de l'« avec », à hauteur d'homme. En marche avec tous, capable, dit François, « de descendre dans leur nuit, dans leur obscurité, sans se perdre ». « Une Eglise qui trouve de nouvelles routes, qui est capable de sortir d'elle-même et d'aller vers celui qui ne la fréquente pas, qui s'en est allé ou qui est indifférent. » Qu'a fait Jésus ? Il n'a eu de cesse de rejoindre chacun au plus intime, au cœur de sa blessure. Avec un infini respect. Dans une proximité vivifiante. Alors oui, être chrétien, c'est suivre ce Dieu-là : un Dieu blessé, vulnérable, exposé, qui se risque sur tous les chemins du monde sans crainte d'être éclaboussé, giflé, moqué. Un Dieu qui marche à notre pas. Un Dieu Parole faite chair - ainsi, la chair du monde et la chair de Dieu c'est tout un.

Pour dire ce Dieu-là, quelle Eglise sinon celle de l'incertitude et de la fragilité ? Une Eglise chargée d'indiquer la route et d'accompagner, pas de parler à la place de l'autre, et encore moins à la place de Dieu. De témoigner : le Dieu de l'Incarnation s'éprouve dans la chair du monde et dans sa propre chair, il est un visage que l'on rencontre, un pas que l'on ose dans la confiance et l'espérance.

Pour dire ce Dieu-là, quelle Eglise selon une Eglise d'Emmaüs ? Disciple de « ce Christ qui ne les avait pas arrêtés pour les sermonner mais qui avait rejoint les deux hommes sur leur route, qui avait cheminé avec eux, les écoutant, les éclairant de ses propos, entrant tout à la fin avec eux dans leur auberge pour y souper en leur compagnie. C'est là, chez eux, qu'il s'était fait reconnaître à la fraction du pain », écrit Roger Bichelberger dans *Bérénice*.

## Des mots d'aujourd'hui

Pour dire ce Dieu-là, des mots d'aujourd'hui ; des mots de liberté qui ouvrent l'espace de la rencontre, car il importe de mettre en marche sur son propre chemin. Des mots de peu, des mots de tous les jours, et l'Eglise serait bien inspirée de les prononcer pour se rapprocher des femmes et des hommes de ce temps. Il est urgent de réformer les structures. Mais la conversion passe aussi par des mots simples, des liturgies sobres, des rencontres vraies. Comment voulez-vous parler à nos contemporains dans un vocabulaire et des formes d'un autre temps ?

Il importe de susciter en eux une parole singulière qui monte du plus profond de l'être. On ne met pas Dieu en boîte, on ne l'enferme pas dans des concepts. Pour en sortir, relire les poètes - Gilles Baudry, François Cassingena-Trévedy, Jean-Pierre Lemaire et tant d'autres pour qui les mots, comme pour Sullivan dans *Matinales*, « ont une peau, un visage, ils frémissent

de tous les gestes du corps ». Et revenir à l'Evangile, ce « scandale » ce « grain de sable qui dérègle la mécanique », car « il n'est pas fait pour dominer le monde. Il est un coin enfoncé dans son ordre ». Il nous faut retrouver sa force d'interpellation, sa saveur et sa densité. Alors naîtront dans nos cœurs et sur nos lèvres des mots de vérité et de liberté. Évangéliser n'est pas faire entrer dans un système de pensée, c'est « dénouer, défaire la tension », écrit Sullivan dans *Parole du passant*. Il se méfiait de ceux qui, croyant détenir la vérité, parlaient abondamment de Dieu en mots creux.

Évangéliser c'est redire en mots d'aujourd'hui ce que Jésus confiait à ses disciples, c'est faire résonner aux oreilles de nos contemporains ses paroles de vie. Comme les Béatitudes, dont Gabriel Ringlet propose une réécriture à la fois surprenante et stimulante en finale de *La Blessure et la Grâce* « Soyez hérétiques ! », ose-t-il, « osez une foi qui n'est pas encore dite. Ils sont si nombreux les hommes et les femmes en quête de nouveaux rites. Entendez-les. Encouragez-les ». « Soyez frères ! » car « personne n'existe sans quelqu'un d'autre ». « Soyez féminins ! Ou mieux: soyez femmes ! Même les hommes ! D'abord vous ! Mais peut-être l'êtes-vous déjà ? Soyez-le plus encore. Le poème doit retrouver son féminin. Le cléricisme l'a blessé. Dans son langage. Dans ses rites. Dans ses desservants. Et jusque dans sa pensée. Le religieux meurt du trop d'homme. Il ne faudrait pas que le spirituel soit entraîné dans le trop peu de femme. » Et de lancer : « Joie, les féminins, ils encouragent l'inquiétude... »

Ne nommons pas Dieu trop vite. Ne refermons pas notre blessure trop vite. Dieu ne s'accommode pas de nos catégories, de nos mots trop lisses, de nos prières trop polies. Il veut passer par la chair de notre humanité, au plus près de nos questions et de nos souffrances. C'est Sullivan qui le dit dans *Parole du passant* : « Un jour, je me suis aperçu que les questions éternelles se jouaient au niveau de la terre, dans l'expérience humaine, dans la chair, dans le souffle. Pour moi, tout a changé » Puisse l'Eglise renouer avec cette vérité et s'incliner devant les femmes et les hommes de ce temps. Elle est à leur service, et servir l'Eglise c'est d'abord servir l'homme. Jésus ne dit pas autre chose lorsqu'il lave les pieds de ses disciples.

## Des mots vulnérables

Et s'il était venu, le temps de remplacer « les certitudes d'autrefois » par la certitude intérieure ? Le temps des chrétiens debout, adultes, responsables au nom de leur baptême. Qui inventent les chemins d'une fraternité hors des sentiers battus. Libres d'aller où l'Esprit les conduit. Qui osent une parole de vérité et de liberté : elle les blessera d'abord, car on ne peut véritablement partager que ce que l'on a traversé, expérimenté, au prix de douloureux renoncements. Toute réforme authentique part de l'intérieur, d'une blessure originelle à reconnaître et travailler. A chacun sa blessure, à chacun son combat qui, poursuivi avec ténacité, creuse le lit de formidables avancées. Écoutons ce cri lancé par Sullivan dans *L'Écart et l'Alliance* : « Exister dans sa singularité, y trouver joie, consentir à sa précarité de créature » Et nouons notre vulnérabilité à celle d'autrui : c'est là que se bâtit l'Eglise de demain. Dans des vies fortes parce que se sachant vulnérables, dotées d'une « porosité ontologique ouvrant à la relation à l'autre et à l'environnement », écrit Marie-Jo Thiel dans *Plus forts, car vulnérables ! Ce que nous apprennent les abus dans l'Eglise*. Ainsi, « dénier sa fragilité, ses fissures existentielles, conduit à se priver aussi de

*l'ouverture joyeuse, confiante, aimante à l'autre et au monde* ». Tous nous sommes vulnérables, à des degrés divers. « Mais toute vulnérabilité ne signifie pas une expérience négative. Tout dépend de ce que l'on en fait et de la manière dont on la prend en compte. Porosité ontologique, elle caractérise l'être humain au niveau existentiel. De ce point de vue, elle n'est ni positive ni négative, elle est », précise Marie-Jo Thiel.

« L'enjeu est alors de trouver comment consentir à l'entière de nos vies avec leur face solaire, bienfaisante, et leur part nocturne, blessante, sans idéaliser la vulnérabilité. » De reconnaître cette vulnérabilité « qui concerne son corps, sa psyché, sa relation à autrui, sa vie spirituelle, sa conscience », poursuit Marie-Jo Thiel. Ne craignons pas de nous afficher vulnérables. L'Eglise y gagnera en crédibilité et en proximité. « Heureuse blessure » qui situe toujours l'être humain « en relation de besoin à autrui, creuse son désir jusqu'à l'infini, et l'ouvre à la responsabilité à l'égard de tout semblable comme de soi-même et du monde dans lequel il vit ». Dieu lui-même passe par elle, il foule nos sentiers d'incertitude pour nous y accompagner. Comme il a accompagné les disciples d'Emmaüs, transformant leur chemin de défaite en route d'espérance, leurs mots de tristesse en cri de résurrection. Notre Dieu est un Dieu vulnérable, Dieu fait chair pour rejoindre les petits, les blessés. C'est ce Dieu-là que l'Eglise a charge d'annoncer. Mise à terre par la Covid-19 et la crise des abus, elle ne pourra se relever qu'en mettant ses pas dans les siens. Il lui faut affronter les incertitudes et les contradictions du monde, les questions et les découragements des femmes et des hommes de ce temps les yeux ouverts. « J'ai appris à vivre presque serein dans le buisson d'épines des questions », écrit Sullivan dans *Parole du passant*. N'est-ce pas la seule attitude possible dans l'Eglise aujourd'hui ? Pour ne pas ajouter à la confusion ambiante. Et ne pas fuir la complexité des êtres et des situations. Alors « faire avec » notre fragilité, écrit François Cassingena-Trévedy dans *Chroniques du temps de peste*. Ce n'est pas une faiblesse, mais une noblesse, ce n'est pas une infirmité, mais une nécessité. Il est essentiel est de « faire corps dans l'expression partagée de nos infortunes » pour retrouver « un lien de fraternité véritable ». Fraternité des vulnérables. Ici. Maintenant. □ Pour aller plus loin : <https://saint-augustin.ch/product/journal-dincertitude-genevieve-de-simone-cornet/>

